Théâtre II 034

LE PEINTRE FRANÇAIS EN ESPAGNE,

OU

LE DERNIER SOUPIR DE L'INQUISITION,

COMÉDIE-VAUDEVILLE,

EN UN ACTE,

Par MM. BARRÉ, RADET, DESFONTAINES.

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le THÉATRE DU VAUDEVILLE, *le* 11 *Mars* 1809.

PRIX : 25 sous.

A PARIS,

Chez FAGES, Libraire du THÉATRE DU VAUDEVILLE, au Magasin de Pièces de Théatre, boulevard Saint-Martin, N°. 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

1809.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
DOM FELIX, Alcade Maior du lieu.	M. VERTPRÉ.
MERVAL, jeune peintre français, passant pour Castillan, sous le nom de LORENZO.	M. HENRI.
JACKSON, anglais, agent de son ministère.	M. SEVESTE.
UN OFFICIER FRANÇAIS.	M. HIPOLYTE.
ANGELO, militaire espagnol.	M. JOLY.
CAFARDINO, valet de Dom Barbarusco, moine, agent secret de l'Inquisition.	M. LAPORTE.
CARLO, valet de Dom Félix.	M. CARLE.
DONA CHRISTIANA, femme de Dom Félix.	Mlle. BODIN.
FLORA, leur fille.	Mlle. DESMARES.
BEATRIX, femme de chambre de Dona Chistiana.	Mlle. CHAPELLE.

Soldats français.
Quatre alguasils.
Espagnols de tous les états.
Domestiques de D. Félix.

La scène est en Espagne, dans une bourgade, aux environs de Madrid.

AVIS.

Tous les Exemplaires, non signés de l'Editeur, seront réputés contrefaits.

Pages

LE PEINTRE FRANÇAIS.

Le théâtre représente un jardin fermé au fond par une grille : un pavillon saillant à gauche du spectateur ; à droite un corps de bâtiment ayant en retour et en face une fenêtre.

SCENE PREMIERE.

MERVAL, *dans l'intérieur du bâtiment à droite, pinçant de la guitare.*

Air : *Je vous attends dans l'ombre de la nuit.*

Discrettement, tâchons au point du jour,
Tâchons d'apprendre à bien chanter l'amour } Bis.
Au point du jour
Chantons l'amour.

SCENE II.

MERVAL, D. FELIX, *arrivant de l'autre côté.*

D. FELIX.

J'entends une guitare... c'est Merval ; quand je dis Merval, c'est Lorenzo qui s'exerce ; il a raison, pour paraître espagnol, il faut savoir pincer de la guitare ; mais je serai bien aise de causer avec lui. (*Il approche de la fenêtre et appelle.)* Lorenzo... Lorenzo.

MERVAL, *à la fenêtre.*

C'est vous, Dom Félix... je descends. (*Il ferme sa fenêtre, et disparaît.*)

D. FELIX.

Tous les jours je m'applaudis d'avoir donné asile à ce jeune peintre français dont j'ai fait connaissance dans mon voyage à Burgos où j'ai eu occasion d'employer ses talens, et de plus, le bonheur de le sauver au moment de l'insurrection, en l'emmenant avec moi. (*Il va au devant de Merval qui sort de chez lui.*) Vous vous exercez de bonne heure, ce matin.

MERVAL.

Puisque vous m'avez fait Castillan, il faut bien que j'en prenne les habitudes.

D. FELIX.

Oui, cela est essentiel ; mais la musique ne fait-elle pas un peu de tort à la peinture ?

MERVAL.

Non, du tout.

D. FELIX.

Je vous ai logé dans ce bâtiment séparé, pour que vous puissiez travailler tout à votre aise

MERVAL.

Oh ! j'emploie bien mon temps. J'ai fait les esquisses de plusieurs tableaux dont les sujets me plaisent beaucoup, et qui vous plairont aussi.

D. FELIX.

Toujours les hauts faits des Français.

MERVAL.

Toujours, mon ami; je n'ai quitté Paris que pour me rapprocher d'eux. Quel dommage qu'une maudite insurrection me sépare de l'armée !

Air : *Vaud. des amans sans amour.*

Quand il consacre la mémoire
Des braves, l'honneur des Français,
Le peintre partage leur gloire,
Et s'associe à leurs succès :
Oui, quand je peinds une conquête,
Un trait de ces vaillans guerriers,
Je crois attacher sur ma tête
Une feuille de leurs lauriers.

D. FELIX.

A ce noble enthousiasme on reconnaît un artiste français.

MERVAL.

C'est que vous ne devinez pas les prodiges que peut opérer un monarque dont la volonté, fortement prononcée, vous dit avec l'accent de la puissance : tous les arts, tous les talens, je saurai les proteger, les encourager.

D. FELIX.

Je conçois l'espoir qui vous enflame.

MERVAL.

Air : *De M. Doche.*

Il faut bien mériter le signe précieux
Dont tout artiste doit se montrer envieux.
Cette marque brillante, et d'honneur et de gloire,
Que briguent les enfans de Mars et d'Apollon,
Le guerrier la reçoit au champ de la victoire,
Le peintre l'obtient au salon.

D. FELIX.

C'est là son champ de bataille.

MERVAL.

Oui, mais parlons de vous, mon ami, vous vous êtes levé de grand matin.

D. FELIX.

Eh ! je ne dors plus. Comment goûterais-je le repos, quand je vois notre Espagne en proie aux factions et à toutes les horreurs de la guerre civile.

MERVAL.

Ah ! je conçois vos inquiétudes.

D. FELIX.

Jusqu'ici, en ma qualité d'Alcade, j'ai maintenu le bon ordre et la paix dans cette bourgade ; j'ai empêché l'insurrection toujours au moment d'éclater, surtout depuis l'arrivée de ce Jackson, ce maudit anglais qui, j'en suis sûr, n'est ici que pour cabaler sourdement, pour exaspérer les esprits.

MERVAL.

Croyez-vous que ce Jackson soit ici l'homme le plus dangereux ?

D. FELIX.

Non, je crains bien plus encore *Dom Barbarusco*, son ami, ce vieux dominicain, l'un des principaux chefs de l'inquisition, qui s'est impatronisé dans ma maison, et que ma femme écoute comme un oracle.

MERVAL.

Oui, c'est ce méchant moine qui lui inspire l'aversion qu'elle a pour les Français ; aversion qu'heureusement vous êtes loin de partager.

D. FELIX.

Quand je n'aurais pas toujours aimé les Français par inclination, je les aimerais aujourd'hui par devoir.

MERVAL.

Mais comment se fait-il que Dona Christiana soit dupe de *Barbarusco* ?

D. FELIX.

Que voulez-vous ? ma femme est dévote, faible, crédule. . . .

MERVAL.

Et votre fille..... elle a pour mes compatriotes, une antipathie....

D. FELIX.

Comme sa mère ; mais vous l'en ferez revenir.

MERVAL.

Vous-croyez ?

D. FELIX.

J'en suis sûr ; ma fille vous distingue, elle vous estime beaucoup ; mais je dis beaucoup.

MERVAL.

Quelquefois, j'en conviens, je serais tenté de croire que je ne suis pas indifférent à Flora ; mais l'instant d'après, le prestige s'évanouit ; au regard le plus doux, le plus encourageant, succède tout-à-coup un air froid et imposant qui m'ôte toute espérance.

D. FELIX.

C'est qu'elle a deviné votre amour, et qu'elle craint que vous ne lui en fassiez l'aveu.

MERVAL.

Elle ne m'aime donc pas ?

D. FELIX.

Elle vous aime.

MERVAL.

Et l'aveu de mon amour pourrait l'offenser ?

D. FELIX.

Certainement ! Oh ! vous n'êtes pas ici à Paris.

Air : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

Autant et plus qu'une française,
Femme espagnole veut charmer ;
Mais elle exige qu'on lui taise
Le feu qu'elle sait allumer.
Soit prudence, soit fantaisie,
Imposer est son seul désir :
Trop fière pour être choisie, (Bis.)
C'est elle qui prétend choisir. (Bis.)

MERVAL.

Votre aimable fille me croit Castillan ; mais quand elle me connaîtra . . . . .

D. FELIX.

Mon cher Merval, si elle voit le Castillan avec plaisir, le Français ne lui fera pas peur.

MERVAL.

Puissiez-vous dire vrai.

D. FELIX.

Ma femme ne sait pas encore le dessein que j'ai de vous unir à ma fille ; j'attends pour l'en instruire que le calme soit rétabli dans notre pays, ce qui, j'espère, ne sera pas long. Jusque-là, gardez-vous de lui laisser soupçonner que vous êtes Français.

MERVAL.

Air : *Que vois-je ? quel jour radieux !*

Votre amitié me le défend,
Je n'avouerai point ma patrie ;
Mais combien mon déguisement
Me répugne et me contrarie !
Faut-il, au gré de vos souhaits,
Craindre de me faire connaître,
Et cacher que je suis français,
Quand tout Français est fier de l'être ?

D. FELIX.

Je sens tout ce qu'il vous en coûte ; mais c'était le seul moyen de vous mettre en sûreté.

MERVAL.

En me décidant à prendre cet habit, je n'ai cédé qu'à la crainte de vous compromettre.

D. FELIX.

Je le sais. Au reste, je vous le répète, tout ceci ne peut durer long-temps.

SCENE III.

Les Mêmes, CARLO, ensuite JACKSON.

CARLO.

Sir Jackson demande s'il peut avoir l'honneur de saluer monsieur l'Alcade.

D. FELIX.

Qu'il vienne. (*Carlo sort.*) Il faut, malgré soi, voir et accueillir ces gens-là.

JACKSON, *arrivant.*

Serviteur à monseigneur l'Alcade.

D. FELIX.

Je ne suis pas monseigneur.

JACKSON.

Bonjour au petit Lorenzo.

MERVAL.

Monsieur, je vous salue.

JACKSON.

Eh bien, comment vont les choses, dites? le peuple ici ne voulait donc pas suivre le parti des généraux *Black* et *la Romana*, avec les insurgés, pour la bonne cause? hein?

D. FELIX.

La bonne cause, monsieur, c'est la tranquillité, et je travaillerai sans cesse à la maintenir.

JACKSON, *à part.*

Et moi, je travaillais toujours au contraire. (*Haut.*) Avez-vous des nouvelles de Madrid? hein?

D. FELIX.

Air: *Vaud. de l'Opéra-Comique.*

Un de mes bons amis m'écrit
Qu'il est fort dans l'inquiétude;
On éprouve, a ce qu'il me dit,
La plus pénible incertitude.

JACKSON.

J'en saurai bientôt plus que lui;
J'avais des agens en campagne,
Et j'attends de Londre aujourd'hui
Des nouvelles d'Espagne.

MERVAL.

Ah! vous les tirez de Londres.

JACKSON.

Oui, parce que, voyez-vous, on les arrangeait là bas très bien meilleur, (*A part.*) Et à présent, nous les répandons par tout, au moyen des balons-colporteurs qué nous venons d'imaginer.

D. FELIX.

Est-ce que le neveu de votre *Dom Barbarusco*, votre ami, n'a pas écrit à son oncle ?

JACKSON.

Non, il n'avait pas écrit du tout.

MERVAL.

Comment ? le héros de Salamanque, enrolé avec tous les étudians, ses camarades, qui devait sitôt battre les Français, piller Bayonne et Bourdeaux, n'a pas encore donné de ses nouvelles ?

JACKSON.

Il ne voulait apparemment écrire que de Paris.

MERVAL.

Je crois que sa lettre n'arrivera pas de long-temps.

D. FELIX.

C'est probable.

JACKSON.

Le saint homme, il avait beaucoup de l'impatience. Il voulait déjà savoir les victoires du neveu, avec çà que il était malade.

MERVAL.

Le neveu ?

JACKSON.

Non, le révérend père. Je le voyais ; il se plaignait fort de la tête ; il avait, dit-il, un malaise .. et puis, il craignait que on ne voulait tourmenter les couvents ; et moi aussi, je craignais que ces bons religieux . . .

D. FELIX.

Vous !

JACKSON.

Certainement, et c'était affreux, c'était abominable, si l'on se permettait . . .

D. FELIX.

Qu'est-ce que vous dites donc ?

JACKSON.

Air : *Dans cette maison à quinze ans.*

Attaquer ces moines pieux,
C'est attaquer les catholiques ;
Tous les Anglais sont furieux
Contre ces trames diaboliques.

D. FELIX.

J'admire votre grand courroux ;
Mais quels systèmes sont les vôtres !
L'église romaine chez vous
Est proscrite .. et pourquoi chez nous
Vous en rendez vous les apôtres ?

JACKSON.

Parce que..... c'est égal, il ne sera pas aisé de vaincre les révérends pères.

Air : *Vaud. du Mameluck.*

Ils pourront bien se défendre,
Ils sont braves, et pourtant
Ils craignaient de se voir prendre
Leurs saints et saintes d'argent ;
Mais nous pourrons en répondre;
Car, à toute extrémité,
Nous les porterons à Londres
Pour les mettre en sûreté.

D. FELIX.

Oui, c'est pour les embarquer plus vîte, que nos chers alliés se tiennent sur les côtes.

JACKSON, *à part.*

C'était vrai ; mais je n'entendais pas... Changeons la conversation. (*Haut.*) A propos, jeune homme, et le dessin que j'avais demandé à vous, il était fait apparemment ? hein ?

MERVAL.

Oui, monsieur, et je vais le chercher. (*Il sort.*)

D. FELIX.

Ah ! ah ! vous faites travailler Lorenzo ! c'est bien, et quel est le sujet ?...

JACKSON.

Une allégorie charmante que moi je avais eu l'invention : c'était le Lion Espagnol qu'il terrassait l'Aigle Français, tandis que le Léopard anglais il le dévorait. Hein ? c'était bien imaginé ?

D. FELIX.

Oh ! l'imagination, en pareil cas, n'est pas ce qui vous manque.

JACKSON, *à part.*

J'espérais bien que le Léopard il dévorerait tous les deux.

D. FELIX.

Et Lorenzo s'est chargé de vous faire un pareil dessin ?

JACKSON.

Certainement.

D. FELIX.

Vous m'étonnez.

JACKSON.

Je connaissais bien que il aimait les Français, mais s'il est véritable espagnol . . .

MERVAL, *revenant.*

Monsieur Jackson, voici votre dessin.

JACKSON.

Ah! voyons, je étais sûr d'avance qu'il était bien. (*Jetant les yeux sur le dessin.*) Heim! qu'est-ce que je voyais donc?... comment, monsieur!...

Air : *Sous un tas de neige.*

Au lieu du Lion en furie,
Etouffant l'Aigle terrassé....

MERVAL.

J'ai peint l'Aigle donnant la vie
Au Lion qu'il tient renversé.
Votre idée était une fable,
Un conte fort mal inventé;
Mais la mienne, très vrai-semblable,
Sera bientôt la vérité.

D. FELIX, *bas à Lorenzo.*

Mon ami, vous oubliez que vous êtes espagnol.

JACKSON.

Goddem! cet badinage est une abomination détestable, et je... je courais chez *Dom Barbarusco*, lui seul il pouvait nous venger... Oh! ceci confirmait nos soupçons, fortement.

SCENE IV.

D. FELIX, MERVAL, CARLO.

CARLO, *à D. Félix.*

Monsieur, je suis chargé de vous prévenir qu'il y a du mouvement, du tumulte sur la place, et que votre présence y est nécessaire.

D. FELIX.

J'y vais. Apportez-moi ce qu'il me faut pour sortir.

(*Carlo rentre dans la maison.*)

JACKSON, *à part.*

Du mouvement, du tumulte, très-bien... je marrêtrais aussi sur la place pour tâcher de rendre moi utile; mais de loin.

MERVAL.

Mon ami, je veux vous accompagner.

D. FELIX.

Non, non, restez... Je sors sans voir ni ma femme, ni ma fille ; ne leur dites rien de cette rumeur.

MERVAL.

Je m'en garderai bien. Allez, mon cher, allez remplir votre digne emploi.

D. FELIX.

Encore si j'étais sûr de réussir !

Air *du Vaud. de la Blanchisseuse.*

La circonstance est pénible,
Et comme vous j'en convien ;
Mais, mon cher, tout est possible
A l'homme qui veut le bien :
Que sa voix se fasse entendre,
Il dissipera l'erreur ;
Tôt ou tard il faut se rendre
A l'éloquence du cœur.

ENSEMBLE.

Ensemble.

D. FELIX.
Puissent-ils encor se rendre
A l'éloquence du cœur.

MERVAL.
Tôt ou tard il faut se rendre
A l'éloquence du cœur.

(*Pendant cette reprise, Carlo donne à Dom Félix son chapeau, son manteau et sa baguette ; ensuite il lui ouvre la grille, et sort avec lui.*)

SCENE V.

MERVAL, *seul.*

Ce que m'a dit Dom Félix du caractère de sa fille, m'inquiette un peu, et la conduite que je dois tenir avec Flora me paraît tout-à-fait nouvelle. En France, c'est à nous de prévenir les femmes ; en Espagne ce sont les femmes qui nous préviennent... Après tout, cela n'est pas très-désagréable, et je sens que je pourrai m'y soumettre.

Air : *Amati della villanella rapita.*

Tout homme sage
Doit à l'usage
Toujours se conformer.

Sachons nous taire ;
Avec mystère
Tâchons de plaire,
C'est la manière
De se faire aimer.

Tout homme sage
Doit à l'usage } Bis.
Se conformer.

O toi que j'aime!
Devine toi-même
L'amour extrême
De ton amant;
Devine toi-même
L'amour extrême
Du plus tendre amant.

Je ne vois personne. Sans doute il n'est pas jour chez ces dames... En attendant, allons voir ce qui se passe sur la place; peut-être, pourrai-je être utile à Dom Félix... et mon manteau. Diantre! ne l'oublions pas... Paraître en public sans manteau! . . . On vient . . . c'est le digne agent de sa révérence (*Il rentre chez lui.*)

SCENE VI.

CARLO, CAFARDINO, ensuite MERVAL.

CARLO.

Venez, seigneur Cafardino, demeurez ici tandis que j'irai savoir si Doua Christiana est visible.

CAFARDINO.

Dites à Madame que l'humble serviteur de *Dom Barbarasco* désire lui parler de la part de son respectable maître.

CARLO.

Dans l'instant.

CAFARDINO.

Allez, mon frère, et que Monseigneur l'ange Gabriel veille sur vous.

CARLO, *en s'en allant.*

Je vous remercie. (*A part.*) Voilà un domestique qui a l'air bien sage.

LORENZO *sort de chez lui, avec son manteau.*

CAFARDINO, *voyant Lorenzo.*

Ah! ah! c'est le peintre castillan . . . Vous sortez, seigneur Lorenzo?

MERVAL.

Si vous le permettez, seigneur Cafardino.

CAFARDINO.

Que le bienheureux Saint-Jacques de Compostelle vous accompagne.

MERVAL.

Il me fera plaisir. (*Il sort.*)

SCENE VII.

CAFARDINO, *seul.*

Ah ! tu te moques de moi. Patience ; il y a long-temps que ce peintre nous est suspect. Mon très-honoré maître sait qu'il aime les Français. Les Français ! ces audacieux impies, ces incrédules affreux, qui tous sont les ennemis de nos Madones, de nos processions et de nos moines. . . Que Lorenzo y prenne garde ; il a beau être protégé par Dom Félix. Qu'il tremble, lui et tous ceux qui partagent ses détestables opinions. Grâce à la Miséricorde divine, et avec l'assistance des gens de bien, nous allons rendre à l'admirable Inquisition son pouvoir immense, sa force bienfaisante, et son antique splendeur.

SCENE VIII.

CAFARDINO, CARLO, ensuite DONA CHRISTIANA, BEATRIX.

CARLO.

Attendez un instant, Madame est encore dans son oratoire.

CAFARDINO.

Ah ! je serais désolé de troubler sa sainte méditation.

(*Béatrix ouvre l'oratoire, dans lequel on voit Dona Christiana lisant.*)

CARLO.

On ouvre . . . Béatrix, annoncez.

BEATRIX, *à Dona Ghristiana.*

Madame . . . Madame . . .

D. CHRISTIANA.

Eh bien ? quoi ? qu'est-ce ?

BEATRIX.

Madame . . .

D. CHRISTIANA.

Ne vous ai-je pas défendu de m'interrompre quand je suis en oraison ?

BEATRIX.

C'est de la part de *Dom Barbarusco.*

D. CHRISTIANA, *se levant.*

De *Dom Barbarusco* !

BEATRIX.

Son serviteur est là. (*Elle rentre dans l'appartement.*)

D. CHRISTIANA, *sortant du pavillon.*

C'est vous, mon enfant.

CAFARDINO.

Je viens, Madame, vous annoncer, avec douleur, que *Dom Barbarusco* est malade.

D. CHRISTIANA.

Il est malade !

CAFARDINO.

Bien malade; vous savez que sa santé s'est altérée de l'instant que les Français ont mis le pied en Espagne.

D. CHRISTIANA.

Oui. Je sais que depuis ce temps, il est sujet à des accès . . .

CAFARDINO.

Terribles, Madame.

Air : *J'étais bon chasseur autrefois.*

Hélas ! dans ces cruels momens,
En proie aux plus tristes alarmes,
Il pousse des gémissemens;
Il marche, il court, il crie aux armes.
Puis, paraissant ne rien sentir,
Il retombe en son humeur noire,
Rien ne peut l'en faire sortir
Que la cloche... du réfectoire.

D. CHRISTIANA.

Approchez, ma fille, et partagez mon inquiétude.

SCENE IX.

Les Mêmes, FLORA.

FLORA.

Est-il vrai, maman, que *Dom Barbarusco* est plus malade aujourd'hui ?

CAFFARDINO.

Oui, Mademoiselle, il a été très-agité toute la nuit; mais il est assez calme ce matin... Voici une lettre qu'il écrit à Madame.

D. CHRISTIANA.

Donnez, mon ami. (*Elle lit.*)

« Ma très-vénérable dame, le mauvais état de ma » santé m'empêchera de vous visiter aujourd'hui ; d'ail- » leurs, je suis, plus que jamais, occupé des moyens de » déjouer les trames criminelles des impies qui nous » menacent. Il en est un grand nombre parmi nous ; ils » s'introduisent mystérieusement au sein des familles » les plus respectables, et, chose qu'on aura peine à » croire, ils y trouvent des appuis et des protecteurs ; ces » protecteurs sont aussi coupables que leurs protégés, et

» rien ne doit nous empêcher de les livrer au châtiment » qu'ils ont encouru. Pesez bien ces mots, ma chère » sœur, je n'en dirai pas plus en ce moment. Avant la » fin du jour, vous en saurez davantage.

FLORA, *à part.*

Quel est donc ce mystère ?

D. CHRISTIANA, *continuant.*

» Je n'ai toujours pas de nouvelles de mon cher » neveu, mais je suis sans inquiétude à son égard ; tout » me répond de ses brillans succès. Angelo, couvert » de gloire, reviendra bientôt déposer ses lauriers aux » pieds de la charmante Flora dont, à cette époque, il » doit être l'heureux époux.

FLORA, *à part.*

Mon époux !

D. CHRISTIANA, *continuant.*

» Comme cela est convenu entre nous.

FLORA, *à part.*

Je ne crois pas que ce soit le projet de mon père.

CAFARDINO, *à part.*

Ah ! ce n'est pas le projet de Dom Félix ! cela est bon à savoir.

D. CHRISTIANA, *continuant.*

» Adieu, ma chère sœur, que Notre-Dame des Sept » Douleurs soit avec vous ; n'oubliez pas qu'elle n'a » encore que trente-deux lampes d'argent, et que dans » ces temps de crise, les offrandes des fidèles, ne sau- » raient être trop multipliées. »

(*A Cafardino.*)

Mon enfant, vous direz à sa révérence, que je lui répondrai dans la matinée, et que je destine à la Madone un don bien au-dessus de ceux qu'elle m'a fait l'honneur d'accepter jusqu'à ce jour.

CAFARDINO.

Cela viendra bien à propos, car jamais ils n'ont été si rares.

FLORA.

Que dites-vous ? on bâtirait une ville superbe avec les trésors portés dans les chapelles de vos Madones.

CAFARDINO.

Ah ! bon dieu ! quelle horrible réflexion, et quelle erreur est la vôtre !

Air : *De Dorilas.*

On néglige les monastères,
Les fidèles sont peu donnans,
Et quoique fassent nos bons pères,
Nous recevons peu de présens.

D. CHRISTIANA.

Vous recevez peu de présens !

CAFARDINO.

Comment peut-on refuser des offrandes
A nos dignes religieux !
C'est pour leurs saints qu'ils nous font des demandes.

FLORA, *à part.*

Oui ; mais ils les gardent pour eux.

SCENE IX.

DONA CHRISTIANA, FLORA.

FLORA.

Maintenant que nous sommes seules, permettez-moi, ma mère, de vous représenter que votre désir de me donner Angélo pour époux . . .

D. CHRISTIANA.

Le neveu du révérend père !

FLORA.

Ce neveu m'a toujours paru une espèce d'imbécille.

D. CHRISTIANA.

Qu'appelez-vous un imbécille ?

FLORA.

D'ailleurs, je crois à mon père des vues différentes des vôtres.

D. CHRISTIANA.

Les vues de votre père ne peuvent différer des miennes . . . Je dois répondre à la lettre du révérend père ; je vous laisse, ma fille ; n'oubliez pas que, pour être véritablement heureuse, il vous faut suivre aveuglément mes conseils, et ceux de *Dom Barbarusco*, notre véritable ami.

SCENE X.

FLORA, *seule.*

Ah ! fort bien ! parce qu'il convient à l'ambition de votre directeur que j'épouse son neveu, il ne m'est plus permis de voir que ce neveu n'est qu'un sot . . . Un moment, ma mère, je ne saurais être de votre avis. . . Cependant, quand je songe à l'ascendant terrible que *Dom Barbarusco* a sur l'esprit de Dona Christiana, je crains bien qu'il ne détruise les intentions que je suppose à mon père, relativement à Lorenzo. Ce jeune peintre est tout-à-fait intéressant ; il m'aime, je n'en saurais douter, et plus d'une fois, je l'ai vu au moment de se déclarer ; le respect l'a toujours retenu, et je lui sais gré de cette noble réserve.

Air : *A boire je passais ma vie.*

Quel que soit l'amour qui le presse,
Toujours timide et circonspect,
L'amant doit prouver sa tendresse
Par le silence et le respect.
Dans ses regards nous voulons lire,
De nos charmes l'heureux effet;
Mais ses yeux seuls doivent nous dire,
Doivent nous dire un tel secret.

Quoique du feu qu'elle a fait naître
Femme puisse s'apercevoir,
Feindre de ne rien voir, doit être,
Et sa conduite et son devoir :
Mais lorsque l'amant persévère,
Doit-on toujours l'intimider ?
Non, sans doute, et quoique sévère,
Quoique sévère il faut céder.

Mais voici Lorenzo.

SCENE XI.

FLORA, MERVAL.

MERVAL.

Grâce au ciel, Dom Félix est encore parvenu à calmer les esprits . . . Ah ! c'est vous, aimable Flora !

FLORA.

Approchez, Lorenzo.

MERVAL.

Je crains d'être importun.

FLORA.

Vous ne pouvez jamais l'être. (*A part.*) Toujours même respect et même retenue. Il mérite enfin que je m'explique librement avec lui.

MERVAL, *à part.*

Elle paraît avoir quelque chose à me dire.

FLORA, *avec un peu d'embarras.*

Je pensais à vous tout-à-l'heure.

MERVAL.

A moi ! vous êtes charmante.

FLORA, *avec un peu de dignité.*

Eh ! mais . . .

MERVAL, *à part.*

J'allais faire le français sans m'en apercevoir. . . . (*Haut.*) Croyez, belle Flora !

FLORA.

Ma mère vient de m'annoncer le retour prochain d'Angélo, et mon mariage avec lui.

MERVAL.

Avec Angélo! et vous y consentiriez ?

FLORA.

Pas tout à fait.

MERVAL.

Vous auriez le courage de refuser le neveu de *Dom Barbarusco ?*

FLORA.

Très-assurément, et si vous voulez m'obliger, vous cesserez de m'en parler; il ne m'est qu'indifférent, et vous finiriez par me le faire haïr.

MERVAL.

Haïr est bien fort.

FLORA.

L'idée d'un mariage avec Angélo me révolte à tel point... Tenez, je crois que j'aimerais autant épouser un français.

MERVAL, *à part.*

Voilà qui devient encourageant. *(Haut.)* Un français est donc pour vous un objet bien odieux?

FLORA.

J'espère que vous n'en doutez pas; mais laissons ce sujet désagréable.

MERVAL.

Votre cœur serait-il donc insensible ?

FLORA.

Insensible !

MERVAL.

Vous ne connaissez pas un homme digne de vous intéresser ?

FLORA.

Je ne dis pas cela.

MERVAL.

Comment ?

FLORA.

Air *de l'Arioste.*

Il en est un sensible et tendre,
Discret, soumis, respectueux,
Qui, sans parler se fait entendre,
Et qui sait lire dans mes yeux.
Il a le noble caractère
D'un espagnol rempli d'honneur;
De m'aimer, s'il fait son bonheur,
Voilà l'amant qui sait me plaire.

MERVAL.

Et cet amant? . .

FLORA, *souriant.*

Est-ce que je ne l'ai pas nommé ?

MERVAL.

Qu'entends-je !.. quoi ! belle Flora ! je ne vous serais pas indifférent ! vous répondriez à mon amour !

FLORA.

Oui, Lorenzo.

MERVAL.

Quel aimable aveu !

FLORA.

Votre réserve a commandé ma franchise.

MERVAL.

Je suis aimé ! ô bonheur inattendu !.. mais ce bonheur qui devrait combler tous mes vœux, n'est peut-être qu'une illusion passagère.

FLORA.

Que dites-vous ?

MERVAL.

Ah ! Flora ! si vous saviez . . .

FLORA.

Quoi donc ?

MERVAL.

Duo de Doche.

J'aurais un secret à vous dire,
Mais je n'ose le révéler.

FLORA.

Eh ! pourquoi ne pas m'en instruire ?
Qui vous empêche de parler ?

MERVAL.

Je crains de vous déplaire,
De m'attirer votre courroux.

FLORA.

Parlez, soyez sincère,
Et sans contrainte expliquez-vous.

MERVAL.

Je crains de vous déplaire.

FLORA.

Parlez, soyez sincère.

MERVAL

Vous haïssez tous les Français...

FLORA.

Oh ! oui, je hais
Tous les Français.

MERVAL.

Si vous les connaissiez... peut-être...

FLORA

Dieu me garde de les connaître.

MERVAL.

Quoi ! si tout à l'heure en ces lieux
Il s'en offrait un à vos yeux...

FLORA.

Je m'enfuirais à l'instant même.

MERVAL.

Bon dieu ! quelle frayeur extrême !
Ainsi donc, si j'étais français...

FLORA.

Vous, Lorenzo, c'est impossible.

MERVAL.

Mais cependant si je l'étais...

FLORA.

Vous êtes bon, doux et sensible,
Vous ne pouvez être français.

MERVAL.

Et pourtant.... je le suis...

FLORA.

Ciel !

MERVAL.

J'ai dû vous le taire,
Ainsi l'a voulu votre père.

FLORA.

Quoi! vous êtes français!

MERVAL.

Allons, armez-vous de colère,
A mon destin je me soumets...
Eh bien... vous vous taisez...

FLORA.

Eh mais...

MERVAL.

De moi, Flora, dites-le sans mystère,
Que penserez-vous désormais?

FLORA.

Hélas! je sens, quoiqu'en dise ma mère,
Que l'on peut aimer un français.

MERVAL.

O jour heureux ! ô jour prospère !
Vous pouvez aimer un français !

ENSEMBLE.

Hélas ! etc.
O jour, etc.

FLORA.

Mais comment se fait-il ? . . .

MERVAL.

Vous le saurez. (*On appelle dans la coulisse.*) J'entends quelqu'un, je vous laisse. (*Il entre chez lui.*)

FLORA.

Que viens-je d'apprendre !... Lorenzo, français.
(*Carlo arrive en continuant d'appeler.*)

SCENE XIII.

FLORA, CARLO, ensuite DONA CHRISTIANA.

CARLO, *arrive en sautant.*

Mam'zelle, Mam'zelle . . . vous ne savez pas . . .

FLORA.

Eh ! pourquoi ces grands cris ?

CARLO, *à la porte de Dona Chistiana.*

Madame, Madame . . . Ah ! si vous saviez . . .

D. CHRISTIANA.

Qu'est-ce que c'est ?

CARLO.

Il est arrivé.

D. CHRISTIANA.

Qui ?

CARLO.

Le héros de Salamanque, le brave Angélo.

D. CHRISTIANA et FLORA.

Il est de retour !

CARLO.

On l'a vu sur la grande place.

D. CHRISTIANA.

Ils ont donc battu les Français, mes nouvelles ne m'ont pas trompée.

CARLO.

Pardi, puisqu'Angelo est revenu . . . Le voici, le voici.

(*On entend la ritournelle de Malborough.*)

SCENE XIV.

Les Mêmes, ANGELO, *arrivant lentement, et l'air consterné.*

D. CHRISTIANA.

Ce cher Angélo !

FLORA.

Il n'a pas l'air triomphant.

D. CHRISTIANA.

C'est par modestie ; la modestie est le cachet du vrai mérite.

CARLO.

C'est ça un homme.

D. CHRISTIANA.

Venez, vaillant Angelo, venez nous conter vos exploits.

ANGÉLO.

Air : *Malborough s'en va-t-en guerre.*

Je reviens de la guerre,
Qu'à regret, hélas ! j'ai voulu faire,
Je reviens de la guerre,
Et n'y retourne pas.

TOUS, *excepté Angélo.*
Vous n'y retournez pas !

ANGÉLO.
Non, par Saint-Nicolas.
Je reviens de la guerre, etc.

Ensemb.
TOUS, *excepté Angélo.*
Il revient de la guerre,
Son retour ne semble pas prospère,
Il revient de la guerre,
Et n'y retourne pas.

D. CHRISTIANA, *à Angelo.*
Que vous est-il donc arrivé ?

ANGÉLO.
Rien de bon.

CARLO.
Et les lauriers que vous deviez rapporter ?

ANGELO.
Les lauriers ? ils sont de l'autre côté.

D. CHRISTIANA.
Air : *Du Locataire.*

Les lauriers de l'autre côté !
Vous voulez nous en faire accroire ;
Allons, dites la vérité,
Et parlez-nous de la victoire.
De tous les Français aujourd'hui,
Vous nous annoncez la défaite ;
Vous avez battu...

ANGELO.
Vraiment oui,
Nous avons battu... la retraite.

D. CHRISTIANA, FLORA, CARLO.
La retraite !

D. CHRISTIANA.
Comment, ce beau corps d'étudians ? . . .

ANGELO.
Oh, c'est vrai que nous étions beaux . . . avant la bataille.

CARLO.
Oh, oui, superbes.

ANGELO.
Et nous étions si bien disposés.

CARLO.
C'est vrai.

ANGELO.
Air *Il fallait nous voir danser.*

Il fallait nous voir passer,
Et nous redresser,
Et nous exercer,
Et vingt fois recommencer,

Sans jamais, jamais nous lasser.
Marcher en avant, toujours le corps droit,
Et par le flanc gauche, et par le flanc droit.
Il fallait nous voir passer,
Et nous exercer.
Nous présagions tous les plus grands succès,
Et nous répétions : Malheur aux Français,
Oui, puisqu'ils veulent en découdre,
Nous les réduirons en poudre.
Courons, avançons hardiment;
Mais voilà que subitement,
Nous entendons gronder la foudre,
Le bruit des fusils, du canon :
Pan,
Patapan,
Pon,
Patapon,
La peur nous prend,
Dans chaque rang
La peur nous prend.
En vain, pauvres misérables!
Nous invoquons, nous implorons
Les saints, nos bienheureux patrons.
Trop hardis et trop redoutables,
Ces Français sont des diables,
Rien n'arrête leurs pas,
Rien n'échape à leurs bras.
Ils nous ont pressés,
Ils nous ont poussés,
Ils nous ont rossés,
Ils nous ont froissés,
Puis dans les fossés
Nous ont renversés,
Et par-tout nous ont dispersés.
Ah! quel sabat! quel carillon!
Je n'en veux plus, non, non, non, non.

D. CHRISTIANA.

Ce que vous dites là est-il bien vrai?

ANGELO.

Pardi, voyez.

FLORA.

Il est sûr que vous voilà dans un triste équipage.

ANGELO.

Ce n'est pas ma faute, j'avais une carabine, ils m'en ont débarassé ; j'avais un casque, je n'ai plus que le plumet, j'avais un sabre, en voilà le fourreau, j'avais le plus joli petit cheval. . . Ils me l'ont pris . . . gris pommelé . . . Enfin, j'avais un habit neuf, il est en loques. (*Il se tourne et fait voir son habit déchiré.*)

D. CHRISTIANA.

Pauvre jeune homme.

CARLO.

Il fait pitié.

ANGELO.

Ils ne m'ont laissé que mes rosaires dont ils n'ont pas voulu.

FLORA, *à part.*

J'espère que ceci dérangera mon mariage avec ce grand imbécille.

ANGELO.

J'ai bien encore une autre crainte.

D. CHRISTIANA.

Laquelle ?

ANGELO.

C'est de tuer mon oncle.

TOUS.

Tuer votre oncle !

ANGELO.

Vraiment oui ; on dit qu'il est malade, s'il me voit dans l'état où je suis, autant de mort. . . Ma chère Madame. . . si vous aviez la bonté de le prévenir tout doucement. . .

D. CHRISTIANA.

Oui, oui, je le préviendrai.

ANGELO.

Charmante Flora, j'espère que ce petit revers ne vous aura pas changée à mon égard.

FLORA.

Oh, mon dieu ! M. Angélo, je suis toujours la même.

SCENE XV.

Les Mêmes, D. FELIX, JACKSON.

D. FELIX, *entrant avec Jackson.*

Mais encore une fois, Angélo assure. . .

JACKSON.

Il extravaguait, je vous dis.

D. FELIX.

Tenez, le voilà qui vous dira lui-même. . .

JACKSON, *à Angélo.*

Pourquoi, jeune homme, venez-vous ici jetter les alarmes avec les nouvelles mauvaises ?

ANGELO.

Je dis ce que j'ai vu.

D. FELIX.

Vous l'entendez ? ce qu'il a vu.

JACKSON.

C'était impossible.

ANGELO.

J'y étais, et vous n'y étiez pas, ni vous, ni les vôtres.

JACKSON.

La peur, il avait fait fuir cet nigaud.

ANGELO.

Nigaud? ah, je l'aurais été bien davantage en restant là.

JACKSON.

Mais tous les autres, ils marchaient toujours pour la victoire.

ANGELO.

Encore une fois, je vous répète . . .

JACKSON, *bas à Angélo.*

Taisez-vous, petit imprudent.

D. CHRISTIANA.

Vous croyez donc, M. Jackson? . . .

JACKSON.

Air: *Fournissez un canal au ruisseau.*

Pour appuis vous avez les Anglais,
Et sur le succès de la guerre
Ils n'étaient pas du tout inquiets.

ANGELO.

Je le crois, Monsieur de l'Angleterre:
Par un zèle toujours nouveau
Vous soufflez le feu sans le craindre,
Et ce n'est jamais pour l'éteindre
Que vous vous tenez près de l'eau.

D. FELIX, *bas à Angélo.*

Pas mal pour un étudiant.

JACKSON.

Vous aurez bientôt des nouvelles qui détruiront tous les mensonges de cet visionnaire.

ANGELO.

Je vois ce qui est vrai.

JACKSON.

Ce qui n'est pas vrai.

ANGELO.

Pas vrai! . . . je m'en vas, car vous me feriez perdre l'esprit, et c'est tout ce qui me reste. (*Il va pour s'en aller et s'arrête.*)

D. FELIX.

Voilà un jeune homme ruiné.

ANGELO, *du fond du théâtre, et regardant en l'air.*

Ah! mon dieu! . . . ah! mon dieu, mon dieu! qu'est-ce que c'est que çà?

TOUS, *se retournant.*

Quoi donc?

SCENE XVI.

Les Mêmes, MERVAL *sortant de chez lui, ensuite*, gens de tout état, *paraissant derrière la grille.*

MERVAL, *accourant aux cris d'Angélo.*

Qu'est-il arrivé ?

JACKSON, *à part et se réjouissant.*

C'est notre ballon.

ANGELO.

Tiens! la drôle de chose . . . une grosse boule sur un petit bateau.

MERVAL, *à Jackson.*

Vous savez ce que c'est. Hein ?

ANGELO.

Le voici, gâre, gâre.

(*Le ballon paraît et traverse le fond du théâtre. On voit dans la nacelle quelqu'un qui jette, de tous côtés, des papiers imprimés. A la fin du couplet, le ballon a disparu et le peuple le suit.*)

D. CHRISTIANA.

Air : *De la découpure.*

Mais voilà, voilà que sur nous,
Ces papiers qu'on lance,
Arrivent en abondance.

ANGELO, *ramassant.*

Je prends pour moi, prenez pour vous.

D. FELIX, MERVAL.

Il en pleut beaucoup, et nous en aurons tous.

CHOEUR.

Ramassons et lisons ; dépêchons-nous.

JACKSON, *un papier à la main.*

C'était des nouvelles
Les plus fraîches, les plus belles

MERVAL, *tenant un des papiers.*

Il dit vrai, mes amis ; il est bien clair
Qu'on répand ici des nouvelles en l'air.

JACKSON.

Eh bien, M. Dom Félix, quand je vous disais que le victoire il était certain . . . Lisez, lisez, . .

D. FELIX, *à Jackson.*

Vous savez cela par cœur, n'est-ce pas?

JACKSON, *lisant.*

Air : *De M. Doche.*

Ah! pour vous quelle heureuse guerre!
Les Espagnols et les Anglais,
Par-tout ont battu les Français :

MERVAL.

Dans les gazettes d'Angleterre.

ANGELO.

Pardi, en voici une un peu forte. (*Il lit.*)

Nous n'avons plus qu'un pas à faire ;
Nous marchons en France, et Paris,
Avant quinze jours, sera pris
Par les braves de l'Angleterre.

MERVAL.

Paris pris dans quinze jours . . . Ah, M. Jackson ! corrigez cela : mettez un mois.

ANGELO.

Oh, c'est venu bien à propos ; je vais porter un de ces imprimés là à mon oncle, çà fait qu'il me recevra bien et qu'il se portera mieux. Mademoiselle Flora, je vous parlerai de mon amour quand je serai revenu.

FLORA.

Ne vous pressez pas. (*Angélo sort.*)

SCENE XVII.

Les Mêmes, *excepté Angélo.*

JACKSON.

Mesdames, vous êtes contentes, je pense... Hein ?

D. CHRISTIANA.

Le ciel a exaucé nos prières.

FLORA, *à part.*

Pauvre Merval ! ces nouvelles là doivent bien l'affliger.

JACKSON.

Je espérais que ce ballon il passera aussi sur l'armée ennemie, et que les petits papiers ils tomberont fortement beaucoup.

MERVAL.

On prétend qu'on y en reçoit souvent de pareils.

JACKSON.

Çà devait faire un effet diabolique.

MERVAL.

Pas du tout.

JACKSON.

Hein.

MERVAL.

Air : *Vaud. des Visitandines.*

Ces beaux écrits où l'on propage
Le désordre, et tous ses excès,
Savez-vous bien de quel usage
Ils sont dans le camp des Français ?
On fait, puisqu'il faut vous le dire,
Des cartouches de ces pamphlets ;
Puis on les renvoie aux Anglais
Pour leur apprendre a mieux écrire.

JACKSON.

Nous ne sommes pas pour recevoir des leçons de Messieurs les Français, et tel qui faisait le raisonneur . . .

MERVAL.

Que voulez-vous dire ?

JACKSON.

Je disais . . . suffit . . . (*A part.*) Le Cafardino il tardait beaucoup pour venir . . . Mais je le vois. . . (*Haut*) Ah, voici le petit Cafardino . . . (*A part.*) Bon.

SCENE XVIII.

Les Mêmes, CAFARDINO, ensuite les Alguasils.

MERVAL, *à Dom Félix, voyant Cafardino.*

Comme il a l'air contrit.

D. FELIX.

C'est son état.

JACKSON, *à part.*

J'espère qu'il venait pour arrêter . . .

CAFARDINO.

Salut à notre cher Alcade, à sa digne épouse et à son aimable fille . . .

D. CHRISTIANA.

Quel sujet vous amène ?

CAFARDINO.

De la part de *Dom Barbarusco*, le plus respectable des Dominicains, et le plus indulgent des bons inquisiteurs...

D CHRISTIANA.

Eh bien ?

CAFARDINO.

Air : *Quand j'entends des gémissemens.*

Je viens ici vous annoncer
Qu'avec regret le Saint-Office
Vous commande un grand sacrifice ;
Rien ne peut vous en dispenser.

TOUS.

Un sacrifice!

CAFARDINO.

Ayez entière confiance
Dans la haute Inquisition ;
Ce n'est qu'à bonne intention
Qu'elle se livre à la vengeance.

Ensemble.

D. CHRISTIANA, CAFARDINO.
Ayons entière confiance
Dans la haute Inquisition ;
Ce n'est qu'à bonne intention
Qu'elle se livre à la vengeance.
D. FELIX, MERVAL, *à Cafardino.*
Parlez, donnez-nous connaissance
De cette bonne intention :
Que nous veut l'Inquisition ?
Quel est l'objet de sa vengeance ?
FLORA, *à part.*
Quelle funeste circonstance,
Et que je sens d'émotion !
Sur Merval l'Inquisition
Va-t-elle exercer sa puissance ?

D. CHRISTIANA.

Achevez.

D. FELIX.

Expliquez-vous.

CAFARDINO.

Avant toute chose, j'ai voulu vous donner une marque de mon sincère attachement . . .

D. FELIX.

Au fait.

CAFARDINO.

En vous préparant avec douceur . . .

D. FELIX.

De grace, finissons.

CAFARDINO, *a la cantonade.*

Entrez, Messieurs.

TOUS.

Des Alguasils !

CAFARDINO.

Les bons serviteurs de l'auguste tribunal.

D. FELIX.

Chez moi !

CAFARDINO.

Ecoutez, seigneur Alcade, la lecture du contenu de l'ordre que je suis chargé de mettre à exécution.

D. CHRISTIANA.

Un ordre !

FLORA, *à part.*

Je tremble.

JACKSON, *à part.*

Très-bien. Enfin nous allons être vengés.

CAFARDINO, *lisant.*

« Au nom de la très-sainte Inquisition, et en vertu » des pleins pouvoirs dont elle a daigné nous investir, » nous, *Dom Barbarusco*, prieur indigne des Religieux

» Dominicains de ce bourg, et membre de l'équitable
» tribunal du *Saint-Office*, ordonnons qu'à l'instant
» même, et sans aucun delai, sera traduit dans nos pri-
» sons l'Alcade Maior Dom Félix de Divalta.

D. CHRISTIANA.

Mon époux !

FLORA.

Mon père !

D. FELIX.

Moi !

MERVAL.

Mon ami !

JACKSON.

Mais il se trompait . . . ce n'était pas . . .

MERVAL.

Quoi ? l'on ose arrêter un magistrat . . .

CAFARDINO.

Pour vous avoir reçu chez lui.

D. CHRISTIANA.

Qu'entends-je !

MERVAL.

Eh bien, je suis seul coupable, et l'on ne doit pas...

CAFARDINO.

Paix : écoutez jusqu'au bout.. « sera pareillement ;
» et après perquisition faite chez lui, arrêté et traduit
» dans lesdites prisons, la peintre, se disant Castillan,
» et n'étant autre qu'un français . . .

D. CHRISTIANA.

Lui ! français.

CAFARDINO, *continuant.*

« Caché sous le nom de Lorenzo.

FLORA, *à part.*

Malheureux Merval.

CAFARDINO, *aux Alguasils.*

Entrons chez lui. (*Il entre avec l'un d'eux chez Merval.*)

D. CHRISTIANA, *à Merval.*

Vous n'êtes pas Castillan ?

MERVAL.

Non, il y a trop long-temps que ce déguisement me pèse.

Air : *De votre bonté généreuse.*

Je suis français, tout me commande
D'avouer enfin mon pays ;
Quelque soit le sort qui m'attende,
D'avance, je m'en applaudis.

Si des enfans de la victoire,
Les travaux me sont étrangers,
Ne pouvant partager leur gloire,
Je partage au moins leurs dangers.

CAFARDINO, *sortant de chez Merval avec des dessins dans un porte-feuille.*

Voici, grâce au ciel, une collection de dessins qui ne laisse aucun doute sur les coupables intentions du prétendu Castillan.

D. CHRISTIANA, FLORA.

Est-il possible?

CAFARDINO, *montrant successivement plusieurs dessins.*

Voyez, Madame, et frémissez. Déroute complette des insurgés Espagnols... Fuite précipitée des Anglais.

JACKSON.

Hein?

CAFARDINO, *continuant.*

Entrée triomphante des Français dans Madrid . . . Couronnement du roi *Joseph.*

D. CHRISTIANA.

Ah! grands dieux.

JACKSON.

Il avait supposé tout cela.

MERVAL.

Je n'ai rien supposé.

CAFARDINO, *continuant de parcourir le porte-feuille.*

Que vois-je? ô comble de profanation . . . Départ de *l'Inquisition* pour l'Angleterre.

D. CHRISTIANA.

Quel blasphême!

JACKSON.

Ça prouvait bien qu'il était hérétique.

FLORA, *à part.*

Tout le monde est contre lui.

D. CHRISTIANA, *à Dom Félix.*

Et vous lui avez donné retraite!

D. FELIX.

Oui, sans doute, et loin de m'en repentir, j'en fais gloire.

D. CHRISTIANA.

Imprudent, qu'osez-vous dire!

CAFARDINO.

Rassurez-vous, Madame, Dom Félix peut tout attendre de l'amitié de *Dom Barbarusco;* quant à ce français, c'est différent.

FLORA, *à part.*

Il est perdu.

CAFARDINO.

Air : *Vaudeville du Jaloux Malade.*

Nos bons juges, pour le confondre,
Ne seront point embarassés ;
Il n'aura rien à leur répondre,
Ses dessins en diront assez.

MERVAL.

Que votre tribunal se presse,
S'il ne veut pas que les Français,
Ici le gagnant de vîtesse,
Ne viennent juger le procès.

D. FELIX, *bas à Dona Christiana.*

Ils en sont capables.

CAFARDINO.

Quelle impudence !

Air : *Oui, oui, si je ne peux lui plaire.*

Non, non, de cet excès d'audace
Je ne peux revenir,
C'est lui qui nous menace,
Oh ciel ! lui qui devrait frémir !
Allons, qu'on soit inexorable,
Sur ce français, par trop coupable,
Que cet ordre soit accompli ;
Emmenez l'Alcade avec lui.

SCENE XIX.

Les Mêmes, CARLO, *à la tête des domestiques de la maison.*

CHŒUR.

Eh ! de quoi donc est-il coupable ?
Il est si bon, si respectable.

CAFARDINO.

Qu'on obéisse
Au Saint-Office.

LES ALGUASILS.

Obéissons au Saint-Office,
Tout doit céder à sa rigueur.

JACKSON.

Obéissez au Saint-Office,
Tout doit céder à sa rigueur.

D. CHRISTIANA, FLORA.

Comment fléchir le Saint-Office ?
On doit trembler de sa rigueur.

D. FELIX, MERVAL.

Voilà sa dernière injustice,
Et cet espoir flatte mon cœur.

CAFARDINO.

Il nous bravait, mais par bonheur
Le Saint-*Office* est en vigueur.

GENS DE LA MAISON.

On les traduit au Saint-*Office*,
Ah ! je crains tout de sa rigueur.

(Cafardino à la tête des Alguasils, emmène D. Félix et Merval.)

FLORA.

Ah, mon dieu, ma mère, quel affreux événement !

D. CHRISTIANA.

C'est ce malheureux français.

FLORA.

Comment *Dom Barbarasco*, notre ami, notre protecteur, a-t-il pu signer un ordre si rigoureux ?

D. CHRISTIANA.

Ma fille, le devoir, l'intérêt du ciel . . . Mais je vais trouver le révérend ; je suis bien sure qu'il fera tout pour sauver Dom Félix . . . Béatrix . . .

BÉATRIX, *paraissant dans le pavillon.*

Madame . . .

D. CHRISTIANA.

Mon voile pour sortir.

FLORA, *à part.*

Personnne ne parlera pour Merval.

SCENE XX.

Les Mêmes, ANGELO.

ANGELO.

Enfin, belle Flora, voici le moment où je puis vous entretenir de ma passion.

FLORA.

Je n'ai pas le temps de vous entendre.

D. CHRISTIANA.

Eh ! mon cher Angélo, quel moment prenez-vous !

ANGELO

La présence d'une mère sensible ne peut qu'autoriser...

FLORA.

Eh ! monsieur, . .

ANGELO.

Air : *Traitant l'amour sans pitié.*

Plein d'une innocente ardeur,
Je viens vous offrir l'hommage
D'un jeune homme honnête et sage,
Bien fait pour vous faire honneur.

Ah ! si vous daignez m'admettre,
Si vous daignez le permettre,
Sans réserve je vais mettre
Ma dévotion en vous.
A vous seule je me donne,
Et vous serez la Madone
Du plus chaste des époux.

(*Il tombe aux genoux de Flora.*)

FLORA.

Je vous trouve bien impertinent.

ANGELO.

A vous seule je me donne, etc.

SCENE XXI.

Les Mêmes, CARLO, *ensuite* BEATRIX.

CARLO, *accourant.*

Grande nouvelle, bonne nouvelle.

ANGELO, *se levant.*

Qu'est-ce que c'est ?

BEATRIX.

Madame, voici votre voile.

CARLO.

Ne sortez pas, Madame, ne sortez pas ; ils vont venir.

TOUS.

Qui ?

CARLO.

Dom Félix est en liberté.

D. CHRISTIANA, FLORA.

Est-il possible ?

ANGELO.

En liberté !

CARLO.

Le peintre aussi.

FLORA, *à part.*

Ah, je respire.

D. CHRISTIANA.

Expliquez-vous.

CARLO.

Des militaires français, qui viennent d'arriver.....

TOUS.

Des Français !

CARLO.

Le capitaine a reconnu notre jeune peintre . . . Ils se sont embrassés, les sbires se sont sauvés ; Dom Félix vous amène les Français.

ANGELO.

Des français ! Sauvons-nous.

D. CHRISTIANA, *à Angélo.*

Eh bien! vous nous laissez.

CARLO.

Il court trop vîte pour vous entendre.

D. CHRISTIANA.

Des français ici ! ah ! ma chère Flora ! (*A Carlo.*) Allez bien vîte chez le révérend père, et qu'il nous envoie du secours.

CARLO.

Mais Madame . . .

D. CHRISTIANA.

Courez, vous dis-je.

CARLO, *s'en allant.*

J'y cours.

(*Il sort d'un côté, et les Français arrivent de l'autre.*)

D. CHRISTIANA.

Rentrons, ma fille.

SCENE XXII.

Les Mêmes, MERVAL, DOM FELIX, UN OFFICIER FRANÇAIS, *à la tête de plusieurs soldats, et de plusieurs habitans de l'endroit.*

D. FELIX, *retenant Dona Christiana et Flora.*

Restez, Madame.

L'OFFICIER.

Air : *De M. Doche.*

Espagnols, après l'orage
Voyez venir le beau tems;
Bonnes gens, prenez courage,
Ne craignez plus les méchans.
L'Anglais, peur d'être pris,
Fuit, regagnant le rivage;
Chez vous, plus d'ennemis,
Les Français sont vos amis.

CHŒUR.

L'Anglais, peur d'être pris, etc.

L'OFFICIER, *au peuple.*

Point de crainte, point d'alarmes,
Contre nous point de soupçon,
La plus forte de nos armes
Est celle de la raison.
Au gré de nos souhaits,
De la paix goûtez les charmes,
N'ayez tous, désormais,
D'ennemis que les Anglais.

ENSEMBLE.

Espagnols, Français,
Au gré de nos souhaits,
De la paix goutons, etc.

Au gré de nos souhaits,
De la paix goûtez, etc.

L'OFFICIER.

Le peuple de Madrid a prêté, avec enthousiasme, le serment de fidélité au roi *Joseph Napoléon*, et tous à l'envi, manifestent la joie la plus vive d'être délivrés du joug des Anglais.

MERVAL.

Le génie et la puissance ont triomphé.

D. FELIX.

Et la Nation espagnole s'empressera de répondre à l'appel glorieux de son libérateur.

L'OFFICIER.

Air ; *Si Pauline est dans l'indigence.*

D'un tribunal trop redoutable
A la pensée, à la raison,
On brise le joug détestable,
Il n'est plus d'Inquisition.

D. CHRISTIANA.

On l'a détruite !

MERVAL.

L'Espagnol aujourd'hui respire,
Et désormais les bons esprits
Peuvent penser, parler, écrire,
Sans que vos moines l'aient permis.

D. FELIX.

Oui, sans la permission de *Dom Barbarusco*.

D. CHRISTIANA.

Le nouveau roi a donc fait son entrée dans Madrid ?

L'OFFICIER.

Oui, Madame, et bientôt l'Espagne entière bénira ce jour mémorable.

Air : *Fille à qui l'on dit un secret.*

Ami des arts et des talens,
Ce Monarque, doux et sensible
Saura, contre tous les méchans,
Aux bons se montrer accessible :
Comme un bon père, gouvernant
Une nation généreuse,
Il ne veut user constamment
Que du droit de la rendre heureuse.

FLORA.

Ah ! s'il en est ainsi, combien nous le chérirons !

L'OFFICIER.

Un gouvernement libéral et protecteur va rendre à ce beau pays un éclat trop long-temps obscurci par l'hypocrisie et l'avarice. Les arts et les lettres, le commerce et l'industrie vont y renaître... Enfin, débarassé des abus et des entraves qui paralysaient son ancienne énergie, l'Espagne sera bientôt l'émule de la France dont l'unique ambition est de resserrer les nœuds d'une amitié qui n'aurait jamais dû être altérée.

(*Carlo amène Angélo qui a repris son habit d'étudiant.*)

SCENE XXIII et dernière.

Les Mêmes, CARLO, ANGELO.

CARLO.

Encore une fois, n'ayez pas peur; les Français ne vous feront pas de mal; ils seront bien aises de vous voir.

ANGELO.

Moi aussi, certainement, mais c'est que...

MERVAL, *à l'officier.*

Tu vois un ancien militaire.

L'OFFICIER, *à Angélo.*

Oui ? . . . Allons, mon brave, touchez là.

ANGELO.

Monsieur . . .

L'OFFICIER.

Touchez là, morbleu.

ANGELO, *lui touchant la main.*

Avec plaisir.

L'OFFICIER.

Sans rancune.

ANGELO.

Pas la moindre, et puisque, Monsieur, ne m'en veut pas . . .

CARLO, *à Dona Christiana.*

Madame, ne comptez pas sur le révérend père, je crois qu'il est au moment de nous quitter.

D. CHRISTIANA, *à Angélo.*

En vérité ?

ANGELO.

Çà se pourrait bien, avec l'Anglais, et la caisse du couvent.

ANGELO, *à l'officier.*

Pardi, puisque ces Messieurs sont nos amis, j'en suis bien aise, et je les invite à ma noce.

L'OFFICIER.

Une noce ! nous en sommes.

ANGELO.

Je me flatte que mon beau père, ma belle mère et mon épouse ne s'y opposeront pas. (*A Dom Félix.*) Vous y consentez ?

D. FELIX.

Sans doute, ces Messieurs seront de la nôce, et toi aussi, mais ce ne sera pas de la tienne.

ANGELO.

Comment?

D. FELIX.

C'est Merval que ma fille épouse, et ce mariage sera la première alliance entre la France et l'Espagne. J'en suis convenu avec ma femme... N'est-il pas vrai Madame ?

D. CHRISTIANA.

Je vois bien que cela doit être.

MERVAL.

Ah ! Madame, mon ami ! . . .

D. FELIX.

A moins que ma fille . . .

FLORA.

Mon père, vous connaissez mon obéissance.

MERVAL.

Ma chère Flora . . .

L'OFFICIER, *à Merval.*

Elle est charmante.

ANGELO.

Vous croyez peut-être que çà m'étonne ? Eh bien pas du tout, je m'y attendais, et pour m'en consoler, j'irai finir mes études à l'université de Paris, et j'épouserai une Parisienne.

L'OFFICIER.

Il a raison. Le mélange des caractères espagnol et français ne peut qu'être utile aux deux Nations.

VAUDEVILLE.

Air : *de M. Doche.*

L'Espagnol a pour son partage
La raison et la gravité,
Le Français a pour apanage
La gaîté, la légèreté :
Que tous deux réunis, l'un soit plus raisonnable,
Que l'autre, et c'est aisé, devienne plus aimable.
L'Espagnol s'en trouvera bien,
Et le Français n'y perdra rien.

D. FELIX.

Un important millionnaire,
De son or est embarassé;
Un malheureux, un pauvre hère,
Par l'indigence est terrassé :
Que l'un à l'autre tende une main secourable,
Dont celui-ci conserve un souvenir durable,
Le pauvre s'en trouvera bien,
Et le riche n'y perdra rien.

MERVAL.

Un époux d'humeur indolente,
Est toujours froid et languissant,
Sa femme vive et pétulante
A l'esprit toujours agissant.
Que de rôle changeant, l'une par fois sommeille,
Et que l'autre souvent, s'anime et se réveille;
Le mari s'en trouvera bien,
Et sa femme n'y perdra rien.

ANGELO.

Quant à moi, sans qu'il y paraisse,
Je suis un garçon fort instruit,
Eh bien! je veux une maîtresse,
Qui soit tout-à-fait sans esprit.
La belle me donnant toute son innocence,
Et moi lui faisant part de toute ma science,
Mon amour s'en trouvera bien,
Et ma tête n'y perdra rien.

FLORA, *au Public.*

Le Spectateur qui trop exige,
Souvent décourage l'Auteur,
Et l'Auteur qui trop se néglige
Déplaît bien vîte au Spectateur.
Que l'un use toujours d'une bonté nouvelle,
Et que l'autre redouble, et d'efforts et de zèle,
L'Auteur s'en trouvera très-bien,
Et le Public n'y perdra rien.

FIN.